

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 JUILLET 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Notre pavillon, par Benjamin Sulte. — La catastrophe de Craig's Road, par P. G. R. — Difficultés de langage. — Séminaire de Rimouski. — Un mariage princier. — Maximes, par J. Droz. — Poésie : Le Saint-Laurent, par Firmin Picard. — L'art gothique et le christianisme, par Léon Féval. — Poésie : Consolation, par N. B. — Carnet du *Monde Illustré*. — Saint-Etienne de Lauzon, par P. G. R. — Les dieux s'en vont, par Spectator. — Primes du mois de juin : Liste des réclamants. — Pour les dames (avec gravures). — Le vieil enchanteur, par Ludwig Bechstein. — Quelques préceptes. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Kingston (Angleterre) : Célébration du mariage de la princesse d'Orléans avec le duc d'Aoste. — Les Français à Madagascar : Après le combat : Incinération des cadavres des Hovas tués dans l'action. — La catastrophe de Craig's Road : Les ruines : Le char Pullman ; La locomotive ; Le wagon de première classe. — L'ancien et le nouveau séminaire de Rimouski. — Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



PRÈS la démonstration du douze juillet qui est toujours ridicule et malséante, le monde civilisé va être témoin d'une nouvelle inconvenance, inventée cette fois par M. Crispi.

L'Italie va fêter, le 22 septembre, le vingt-cinquième anniversaire

de la reddition des armes pontificales.

En vérité, l'alliée de l'Allemagne paraît oublier toute retenue et ne songer qu'à froisser les susceptibilités les plus légitimes. Elle semble remercier la Prusse de ce que la France, pendant la malheureuse guerre de 1870, ait été forcée de retirer ses troupes de Rome, où pas un fantassin italien ne serait entré, si le coq gaulois avait fait sonner son brillant clairon sur les remparts de la ville éternelle.

La victoire lui fut facile et peu glorieuse.

Et c'est pour célébrer ce jour où ils n'ont été que des enfoncours de portes ouvertes que les amis de Crispi vont se mettre en frais ! Et cela, au moment où un pape aux idées larges et généreuses tend la main à tous les peuples, leur conseille la modération et le respect de toutes les formes de gouvernement. N'est-ce pas insensé ?

C'est plus qu'une faute, c'est une sottise.

Le coup est évidemment dirigé contre la France, comme les orangistes n'ont pour but ici que de narguer la population française de notre pays, mais, des deux côtés on vise mal et ce ne sont évidemment ni les Anglais ni les Italiens sérieux qui se prêtent à ces promenes carnavalesques.

\*\* La fête de la France a été magnifiquement célébrée au Canada, à Montréal et à Québec.

Cette fête nationale n'a plus aujourd'hui d'opposants, et tous ceux qui parlent "le doux parler de France," sans distinction d'opinions, se joignent ce jour là sans arrière-pensée.

Dans un excellent discours qu'il y a prononcé le 14 juillet, M. le professeur Kastuer, président de la société française de Québec, a fait allusion à la ténacité des groupes français épars dans le monde et qui, malgré les malheurs de la France, lui sont restés attachés.

Je lui laisse la parole dont il fait si bon usage :

Partout où notre pavillon d'outre-mer a jeté un germe, partout où elle a eu le temps de semer sa langue et ses idées, à l'île Maurice comme en Louisiane, au Canada comme dans les provinces frontalières qu'elle a conquises sur d'autres peuples, elle a laissé une empreinte que rien ne saurait effacer, des populations qui se réclameront toujours de leur glorieuse origine. Aussi, y a-t-il pour nous quelque chose de grotesque dans l'attitude des grandes nations du Nord de l'Europe vis-à-vis de ces groupes restés français ; il y a quelque chose de profondément grotesque dans l'étonnement et la mauvaise humeur qu'elles manifestent, quand elles sont obligées de constater la persistance, que dis-je, l'accroissement rapide comme ici, par exemple, de ces groupes qu'elles se flattaient de pouvoir absorber ou s'assimiler facilement.

Leur puissance actuelle les a grisées : elles ont oublié l'histoire. Leurs succès et leurs prétentions hantaines à une supériorité imaginaire qui en sont la conséquence, leur font perdre de vue que nous sommes les descendants des Gallo-Romains qui ont tenu en respect, pendant quatre siècles, la germanie barbare ; des Francs de Charlemagne qui l'ont subjuguée et convertie au christianisme ; des Normands de Guillaume qui ont conquis l'Angleterre et asservi les anglosaxons ; des Français de Louis XIV qui, tout en tenant tête à une grande partie de l'Europe, lui ont donné des leçons en art, en littérature, en tout ce qui touche à la vie sociale ; des Français de la révolution et de l'empire enfin, qui ont promené le drapeau tricolore à travers le monde, en détruisant les servitudes féodales qui enchaînaient l'humanité. Notre passé est assez grand pour nous permettre de rendre aux autres une justice qu'on ne nous accorde pas toujours. Nous reconnaissons que ces nations, dont je parlais tout à l'heure, méritent par leurs hautes qualités, la grande situation qu'elles se sont faite dans le monde, mais nous avons le droit de leur rappeler, quand elles l'oublient, que nous sommes leurs aînés ; que, quand on est français, c'est pour toujours ; que nos aïeux ont, quelquefois, vaincu les leurs, et toujours les ont civilisés.

\*\* Il y a encore des pilleurs de navires à notre époque et presque dans les eaux canadiennes.

Il y a quelques jours, dans les environs de Belle-Isle, le *Mexico* ayant touché un récif, l'équipage a pu gagner la terre et, du rivage, a assisté à un spectacle inouï :

Une bande de pêcheurs de la côte se précipita sur la cargaison, pillant à qui mieux mieux, tuant les animaux qui se trouvaient à bord, et, après avoir volé ou détruit vivres et marchandises, mit le feu au navire.

Cet acte de banditisme n'est malheureusement pas aussi rare qu'on pourrait le croire dans ces parages où la loi et la morale compte pour peu de chose, pays de contrebande et de vol où la force prime le droit.

\*\* La nouvelle s'est répandue dernièrement que trois riches Français se rendaient dans le golfe, à bord de l'*Eureka* qu'ils ont loué pour faire ce voyage, dans le but d'acheter l'île d'Anticosti, s'ils la trouvaient de leur goût.

La chose est parfaitement exacte ; j'ai rencontré l'un de ces voyageurs qui me dit à ce propos :

— Notre projet est jugé d'une manière toute différente de ce côté de l'Atlantique qu'il ne l'était là-bas. En France, on trouve impossible l'idée de songer à acheter une île grande comme un de nos départements et que l'on suppose être comparable à la Corse, par exemple ; en arrivant ici, on nous regarde comme des toqués de vouloir nous rendre acquéreurs de ce terrain dont personne ne veut. Au reste, l'affaire n'est pas encore faite.

Il est difficile de souhaiter que la chose se fasse ou ne se fasse pas ; tout cela dépend du prix et de ce que l'on pourrait en retirer, mais le voyage d'exploration qui se fait en ce moment pourrait peut-être avoir pour résultat d'attirer l'attention des capitalistes français sur les pêcheries, les mines et autres ressources de cette côte Nord si peu connue en Europe.

Il est certain, en attendant, qu'un club de pêche et de chasse établi dans ces parages aurait pour ses membres l'attrait de la nouveauté et un genre de sport qui n'est pas banal du tout.

\*\* MM. J.-R. Mainville, Eugène Bastien et Arthur Berthiaume (ce dernier fils d'un des propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ), délégué de la faculté de droit de l'Université Laval, aux fêtes de l'Université de Lille (France), sont revenus enchantés de leur voyage.

La réception qu'on leur a faite là-bas prouve bien que le Canada n'y est pas oublié.

L'un de nos étudiants raconte le fait suivant qui n'a pas besoin de commentaires :

Un jour, nous étions allés acheter quelques petits objets dans une boutique de Lille. Le propriétaire de l'établissement, au moment de payer, nous a dit : " Ici, les Canadiens ne paient rien ; ils sont nos hôtes, nous ne réclamons rien d'eux."

C'est en vain que nous avons essayé de refuser ces offres trop généreuses.

Les étudiants d'Europe ont promis de venir nous voir à leur tour.

Nous ferons tous nos efforts pour leur rendre leur charmant hospitalité.

Un de nos jeunes délégués devrait bien nous écrire un récit détaillé de leur voyage en Europe.

\*\* Un journal allemand annonce la fin du monde pour 1908.

C'est une de ces nouvelles qu'on lit toujours avec plaisir, les uns parce qu'ils ont hâte d'en finir avec les épreuves de cette vallée de larmes, les autres parce qu'ils sont tellement habitués à la chose que cela les fait rire, tout comme les histoires du grand serpent de mer.

L'Allemand en question nous dit aussi que ce jour-là, cent quarante mille élus monteront au ciel pour y rejoindre Elie et Enoch, mais voici qu'en même temps, d'après M. Arthur Dansereau, certaines personnes supposent que ces deux illustres personnages doivent habiter le paradis terrestre, qu'un Américain, de Phi-